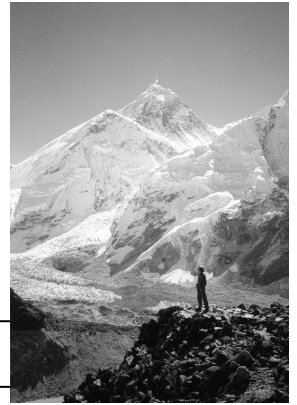


Au pays des sherpas :

Rencontre et expérience

Texte : Alexis Loireau

En couverture



Naissance d'un projet :

Voilà déjà quelques mois que je suis rentré du Népal, mais les souvenirs de ce voyage ne se sont qu'à peine atténués avec le temps et les impressions et sentiments éprouvés là-bas resteront encore longtemps gravés dans ma mémoire. Je vais tenter de vous communiquer par les quelques mots qui suivent mon enthousiasme pour ce pays et le peuple sherpa.

Je suis parti l'été dernier du 13 août au 19 septembre. Pendant ces cinq semaines, j'ai fait le trekking qui mène au pied de l'Everest, mais je suis parti d'abord pour aller travailler trois semaines chez les sherpas. C'est un ami qui m'a donné envie de partir. Je l'ai senti changé et encore sous le charme lorsque je l'ai revu à son retour du pays des sherpas. J'ai décidé de tenter ma chance, de toute façon - même si je savais que ça allait être difficile - le bilan humain de ce genre d'expérience est rarement décevant.

Katmandou, ville fascinante

Je suis parti avec un autre ami pour travailler avec l'association humanitaire Lorraine-Népal. Cette association fait construire des écoles et des centres de soins dans des villages sherpas grâce à des fonds collectés en France. J'ai travaillé dans un de ces petits villages situés dans le pays sherpa au pied de l'Everest, à environ 250 kilomètres au Nord-Est de Katmandou.

Le premier passage obligé avant d'arriver dans cette région est la ville de Katmandou où l'on arrive en avion. Ce n'est pas une entreprise aisée que de la décrire en quelques mots... Pour avoir une vague idée du tableau offert à l'Européen qui arrive, il faut commencer par faire un bond de quatre ou cinq siècles en arrière et imaginer une ville toute droit sortie du Moyen-Âge, avec des quartiers aux ruelles étroites et rendues sombres par les façades des maisons qui se rapprochent en montant, les eaux usées qui parfois tombent du troisième étage de ces maisons sur la tête du tranquille promeneur qui n'a rien demandé à personne, une bonne partie des habitants qui dorment par terre dans la rue, des tas d'ordures un peu partout avec leurs lots de rats et de chiens

errants. Il faut ajouter à cela des centaines de milliers de véhicules qui circulent dans la plus grande anarchie (il n'y a pas de feu rouge à Katmandou !), des vaches sacrées qui déambulent un peu partout et qui n'arrangent pas la circulation, de magnifiques temples hindous et bouddhistes à chaque coin de rue et de la boue partout en période de mousson, et l'on peut commencer à comprendre pourquoi cette ville est assez fascinante pour un européen. Le quartier le plus animé de Paris à l'heure de pointe paraîtrait complètement mort à côté des ruelles grouillantes de Katmandou, le vacarme constant de klaxons qui les submergent, les rickshaws (tricycles taxis) qui se fraient un passage en roulant sur les pieds des piétons pour atteindre des vitesses de pointe de cinq km/h soit deux fois plus que la vitesse moyenne d'un taxi à moteur, les scooters qui eux foncent carrément dans le tas avec un bon bout de scotch sur le bouton du klaxon et les vendeurs de hasch qui harcèlent littéralement les touristes à l'air un peu trop «cool». Même si Katmandou n'est plus le rendez-vous des hippies qu'elle était il y a trente ans, on peut s'y procurer encore facilement dans la rue marijuana, opium, L.S.D....

« The King of the road »...

Après avoir passé quelques jours à découvrir Katmandou, il nous a fallu penser à prendre le bus

pour aller dans la région où nous devons travailler. Le voyage devait durer 14 heures pour 180 kilomètres jusqu'à Jiri, le village situé au bout de

la route qui va vers la région de l'Everest et on nous avait conseillé de voyager sur le toit du bus pour surveiller nos bagages et pouvoir sauter du bus s'il tombait dans le ravin ! Finalement le trajet a duré à peine dix heures et nous avons même pu caser nos sacs à dos à l'intérieur du bus mais nous n'avons pas résisté au plaisir de grimper sur le toit ; et lorsque après s'être traîné péniblement dans la montée, le bus dévalait à la descente les petites routes sinueuses, nous nous postions à l'avant du toit, bien agrippé à des barres en fer, les cheveux au vent, juste au-dessus de l'inscription en gros caractères rouges sur le pare-brise du bus : « The King of the road »...

Après la fin de la route, il faut encore normalement marcher trois jours pour se rendre

dans le pays sherpa. On emprunte les chemins utilisés par les porteurs, qui sont dans cette région sans route carrossable l'unique moyen de transport de toutes les marchandises. Comme la plupart des népalais, ils sont petits, pèsent dans les 55 kilos mais portent en moyenne 80 kilos près de 12 heures par jour tous les jours, même pendant la mousson. Malgré leur vigueur extraordinaire, nous marchons tout de même plus vite qu'eux (nos sacs à dos même s'ils pèsent tout de même 20 kilos paraissent ridicules par rapport à leurs charges) et nous arrivons en deux journées de marche sous la pluie au petit village sherpa, Junbesi, où habite Dawa, le sherpa intermédiaire entre l'association humanitaire française et sa communauté.

Le village de Salabési

Il commence par nous raconter l'histoire de son peuple : les sherpas sont venus il y a cinq siècles du Tibet et se sont sédentarisés dans les vallées au pied de l'Everest grâce à la culture de la pomme de terre. Leur mode de vie ainsi que leur religion n'ont presque pas évolué depuis. Je constaterai en effet par la suite qu'il n'est pas évident de faire la différence entre un temple bouddhiste vieux de quatre siècles et un temple construit il y a vingt ans.

Il me propose d'aller travailler dans un petit village voisin, Salabesi, encore totalement épargné par les signes extérieurs de notre modernité (électricité, eau courante...); mon ami préfère

rester à Junbesi où électricité et épiceries pour trekkeurs dispensent un certain confort. J'arrive le lendemain à Salabesi, Dawa me présente à la famille qui me logera pendant trois semaines et me montre le travail que j'aurai à effectuer : Il s'agit de construire un muret tout autour d'un centre de soins construit l'année dernière par l'association Lorraine-Népal, pour le protéger des glissements de terrain qui sont souvent ravageurs pendant la mousson. Je travaillerai avec un jeune sherpa de vingt ans qui s'appelle aussi Dawa (les sherpas n'ont pas de nom de famille).

Un travail éprouvant

Je fais vite connaissance avec ma famille d'accueil qui s'annonce charmante. La mère vit presque tout le temps sans son mari qui est peintre et dort dans un temple bouddhiste à quelques heures de marche de là ; à la maison, ils ont encore deux filles de 9 et 11 ans qui prendront vite l'habitude de me réveiller tous les matins en sautant sur mon lit et un garçon de douze ans qui dès le deuxième jour me demande si j'aimerais être son grand frère.



Dès le premier jour je travaille suivant les horaires qui rythmeront la plus grande partie des trois semaines suivantes : Lever à 6h30 pour 9h de travail quotidien qui se révèle comme prévu bien physique et éprouvant puisqu'il pleut presque 6 heures par jour en moyenne. On commence par creuser une tranchée et les jours suivants, je ramène à l'aide d'une vieille brouette en bois environ trois tonnes de pierres par jour que mon compagnon de travail empile pour élever le muret.

Les repas le premier jour comme tous les autres sont composés uniquement de riz, de farine de

mais, de patates bouillies, de piments et de thé. J'arrive rapidement au bout de la vingtième tablette de chocolat que j'avais amenée de France et le régime alimentaire devient alors vite déprimant. Le palais est en permanence brûlé par le piment omniprésent dans la nourriture, à force de se gaver de patates bouillies trois fois par jour et la sensation de faim disparaît. Les intestins crient au scandale souvent plusieurs fois par jour. Mais pendant trois semaines, ce genre de désagréments restent supportables.

Les cours du soir ...

Dans le village, Salabesi, il y a une petite école en contrebas du centre de soins. L'instituteur vient me voir au travail le deuxième jour de mon séjour. Il me propose de donner des cours d'anglais et d'arithmétique aux enfants deux jours par semaine et de donner deux heures de cours tous les soirs aux adultes du village qui souhaitent apprendre à écrire et compter. J'accepte immédiatement, voyant dans cette proposition l'occasion de briser la monotonie du travail ouvrier et de me rendre plus utile auprès des sherpas qu'en faisant un travail physique qu'ils pourraient effectuer mieux que moi.

Je ne suis évidemment pas déçu par cette nouvelle expérience. Au début, ce n'est pas évident de faire un semblant de cours à vingt élèves en même temps dont je ne parle pas la langue maternelle et qui connaissent une vingtaine de mots d'anglais ou plutôt quatre ou cinq phrases toutes faites. Mais les élèves s'avèrent travailleurs et assidus bien qu'assez turbulents. Dans la cours de récréation les petits jouent à

porter les grands, les grands deux petits, et la cloche qui me les ramène dans la salle de classe est originale : un élève tape avec une tige de métal sur une ancienne bouteille à oxygène. En fin d'après-midi, ils ne sont plus assez concentrés pour pouvoir encore travailler.

Les adultes qui viennent aux cours du soir sont extrêmement motivés. Les niveaux sont très hétérogènes. J'apprends à l'un d'entre eux les fractions et les nombres négatifs, mais je passe deux heures un soir à apprendre à un autre à compter jusqu'à 5 alors qu'il savait compter déjà jusqu'à 3. Il est pourtant extrêmement motivé, moi un peu moins quand il s'appuie sur mon épaule pour me témoigner son affection, vu qu'à Paris je ne l'aurais pas approché à moins de 3 mètres à cause de son odeur. Je connais bientôt presque tous les habitants du village, je découvre leur passion pour la danse et le chant qui sont avec les bavardages entre voisins leurs seules distractions.

... le service médical ...

Les sherpas m'ont donné aussi une autre occasion de leur rendre service. En effet, le troisième jour de travail au centre de soins, un porteur vient me voir en me prenant pour le médecin français qui vient ici 5 jours tous les deux mois. Il m'explique par gestes qu'il est tombé avec sa charge sur le dos sur les deux genoux en avant. Ses plaies sont très infectées et pleines de boue, je ne peux pas lui demander de partir en lui disant que je ne suis pas médecin et je nettoie

donc les plaies avec les moyens du centre de soins. A partir de ce jour là, plusieurs habitants des alentours viennent se faire soigner tous les jours. Souvent les traitements qu'il faudrait leur faire suivre dépassent complètement mes compétences et l'état de certains nourrissons en particulier paraît complètement désespéré (que faire d'un enfant de cinq ans qui ne pèse pas plus de 6 kilos, qui ne marche pas et qui de surcroît a des boutons infectés partout sur le corps ?). J'envoie ces malades à l'hôpital de la région à une journée de marche où ils rechignent à aller car il

est payant et on y est d'après eux moins bien soigné qu'à Salabesi. Mais la plupart du temps, je donne des antidiarrhéiques, collyres et antibiotiques pour les diarrhées, infections et troubles oculaires et je dispense généreusement vitamines et aspirine pour le reste (carences, migraines, rhumatismes, arthrose, ...) en faisant

confiance à l'effet placebo : La plupart du temps, ils brandissent au ciel les pilules magiques, murmure probablement «Vishnu est grand » et les rangent méticuleusement dans leur poche la plus sûre comme le bien le plus précieux qui leur ait été donné de posséder.

Une leçon de savoir vivre ... Une immense reconnaissance

Grâce à ces différentes occupations, j'en apprend davantage tous les jours sur la vie des sherpas, leurs difficultés face à une nature très peu généreuse. Ma famille d'accueil m'explique par exemple au bout d'une semaine que leurs poules ont été mangées par des loups deux mois avant que j'arrive. Dans le même registre, je comprends aussi au bout de quelques jours pourquoi une dizaine d'enfants passent toutes leurs nuits à crier et gesticuler avec des torches dans les champs autour du village. Ils tentent d'éloigner les ours qui ravagent leurs cultures de maïs et de pommes de terre...

Découvrir un tel univers à plusieurs années lumière du nôtre oblige à resituer son petit système quotidien dans un contexte beaucoup plus large, à mesurer pleinement la chance de vivre dans un tel confort matériel et surtout dans un environnement si riche par rapport au leur en opportunités variées pour s'épanouir de manière personnelle.

Aller vivre chez les sherpas pour des occidentaux, c'est aussi aller prendre une leçon de savoir-vivre. Ils vivent presque de la même façon depuis cinq siècles dans un environnement naturel peu généreux et ont su s'allier pour y vivre le mieux possible. Il n'y a jamais d'individualisme déplacé puisqu'il n'y a aucune perspective d'ascension sociale. Les rapports entre sherpas sont donc presque toujours amicaux et pour les trekkeurs de passage, les sherpas apparaissent toujours incroyablement modestes et souriants. Ils savent aussi se montrer extrêmement reconnaissants quand on les aide

comme j'en ai pu faire l'expérience à la fin de mon séjour.

Le dernier jour que j'enseignais à l'école, tous les enfants sont sortis subitement de la salle de classe en début d'après-midi. Je suis sorti et les ai vus filer dans la grande salle de l'école. J'ai attendu 5 minutes dehors puis ils m'ont fait entrer. Il y avait à l'intérieur tous les enfants de l'école et la moitié des habitants du village ! Ils étaient tous assis face au maître d'école qui m'a invité à venir vers lui. Il entame alors en langue sherpa puis en anglais un discours de remerciement en ma faveur, un groupe de jeunes filles commencent à danser et chanter en mon honneur et, bouquet final de cette cérémonie, toutes les personnes présentes dans la salle s'avancent une par une vers moi pour m'offrir un foulard de soie blanche ou un collier de fleurs. Je suis d'autant plus ému que je ne m'y attendais pas du tout. Je réalise assez peu ce qui m'arrive et me fige dans un sourire béat qui exprime bien mes sentiments.



Trek au camp de base de l'Everest... .. au pas de course

Grâce Le lendemain, je quitte ce petit village où j'ai vécu des moments extraordinaires, sans trop de regret tout de même car avec la ferme intention d'y revenir un jour (et plus matériellement, parce que je sais aussi que je vais enfin retrouver une alimentation plus variée sur la route de trekking !). Je retrouve mon ami et nous commençons le trekking vers le camp de base de l'Everest. Il dure normalement deux semaines en prenant au retour l'avion de Lukla à Katmandou. Nous sommes le 9 septembre, notre billet d'avion pour la France est le 18 septembre et l'aéroport de Lukla est encore fermé car la mousson n'est pas terminée. Nous décidons de marcher vite et pour l'avion, nous verrons bien! De toute façon, les deux premiers jours il n'y a pas grand chose à voir, nous marchons sous la pluie, la tête dans le brouillard, les pieds dans la boue. Le deuxième soir, à Lukla, le moral est en baisse : « chouette, j'ai huit sangsues sur mon pied droit, deux de plus qu'hier soir ! » Nous voulons abandonner et attendre un avion ou un hélicoptère qui nous ramènerait à Katmandou ou au moins sur une route pour prendre un bus. Mais le soir au lodge nous

rencontrons un américain qui redescend du camp de base de l'Everest. Il est extrêmement enthousiaste malgré la fatigue et nous explique qu'il revient de Mars tellement les paysages rencontrés là-haut sont lunaires. Il n'est évidemment plus question pour nous de faire demi-tour.

Le lendemain, il fait grand beau, la mousson s'est volatilisée ! En quatre jours extraordinaires (au trot donc, puisque normalement, les trekkeurs restent deux ou trois fois plus longtemps sur ce parcours), nous faisons l'aller et retour jusqu'au Kallapathar (5545m) face à l'Everest. Le temps est splendide, les dimensions et la verticalité des montagnes alentours fascinantes pour les amoureux de montagnes que nous sommes. Le 15 septembre à Lukla, l'aérodrome est toujours fermé mais par chance ce matin-là, un vieil hélicoptère russe peut décoller grâce à la clémence de la météo et nous ramène de Lukla à Jiri, le village au bout de la route qui vient de Katmandou. Le soir même, nous sommes confortablement assis dans un des nombreux restaurants succulents de Katmandou. Voilà une affaire qui roule !

En conclusion

Une expérience rare et unique

Il nous reste quelques jours pour profiter du luxe bon marché de Katmandou et surtout commencer à prendre un peu de recul par rapport à la formidable aventure qui se termine. Plus que tout, c'est le sourire radieux des sherpas qui restera graver dans nos mémoires, sourire souvent trompeur car il fait oublier leurs

conditions de vie extrêmement difficiles. Alors si vous avez quelques notions de médecine ou d'anglais, n'hésitez pas à partir. De toute façon, par leur reconnaissance démesurée, leurs leçons de savoir-vivre et leurs sourires, les sherpas vous rendront mille fois ce que vous leur aurez donné.